

mémoires : « Ils me tindrent les meilleures paroles « du monde du roi et de toutes les affaires, car ils « ne croyoient point qu'il allast guères loin. Quant « à l'offre que je leur fis, ils me firent dire qu'ils « estoient ses amis et serviteurs, et qu'ils ne vou- « loient point qu'il achetast leur amour : aussi le roi « ne tenoit pas encore ces places. »

II. Ainsi Charles VIII allait entreprendre une conquête lointaine sur la foi très-décriée du duc de Milan, tandis que le pape et les Florentins s'étaient déjà déclarés pour Alphonse, et que la neutralité des Vénitiens devait paraître très-suspecte. Il n'avait pas encore passé les monts, qu'il prenait les titres de roi des Deux-Siciles et de Jérusalem. La flotte qu'il fit armer à Gènes lui coûta trois cent mille livres, qui étaient tout le trésor qu'il avait amassé pour cette guerre. Il fallut emprunter, avant l'ouverture de la campagne. Un banquier génois prêta cent mille livres, qui coûtèrent en trois mois quatorze mille livres d'intérêt; et un marchand de Milan fournit cinquante mille ducats au roi de France, en exigeant bonne caution. En passant à Turin, on emprunta les bijoux de la veuve du duc Charles de Savoie, et on les mit en gage pour douze mille ducats. Il en fut de même à Casal de l'écrin de la marquise de Montferrat. On ne saurait dénoncer trop hautement à l'indignation publique les ministres imprévoyants et corrompus, qui entraînaient un roi sans expérience dans une entreprise aussi témérairement conçue et aussi follement conduite. L'histoire en accuse Étienne de Vesc, d'abord valet-de-chambre du roi, puis sénéchal de Beaucaire, et le contrôleur-général des finances Briçonnet, depuis évêque de Saint-Malo et cardinal.

III. Le roi de Naples, homme ardent, voulut prévenir les ennemis et envoyer son fils dans la Romagne avec son armée, composée de cent escadrons de vingt hommes d'armes chacun, et qui devait être renforcée de toutes les troupes du pape. On était alors au mois de juillet 1494. C'était un dessein habilement conçu que de porter la guerre dans le nord de l'Italie, pour inquiéter le duc de Milan, et pour obliger l'armée française à passer l'hiver sur le territoire de son allié.

Mais les instances d'Alexandre VI déterminèrent Alphonse à retenir une partie de ses troupes sur ses frontières, pour être à portée de défendre l'État de l'Église.

En même temps il tenta avec sa flotte de surprendre Gènes, où il y avait toujours un parti nombreux opposé à la France et au duc de Milan. Cette tentative n'eut aucun succès.

Le prince héréditaire de Naples, arrivé dans la Romagne avec la moitié de l'armée de son père, ne put avancer que jusqu'à Imola. Il y trouva les

premiers détachements de l'armée française.

Le pape, qui avait reçu les ambassadeurs de Charles, le 16 mai, avait tellement changé de système, qu'au mois de juillet il eut une conférence avec le roi Alphonse d'Arragon, sur les moyens de défendre les États de Naples contre le roi de France.

IV. Aussi adressa-t-il à celui-ci un bref par lequel il lui défendait d'avancer davantage en Italie sous peine des censures ecclésiastiques. A quoi Charles fist réponse gentiment, que dès longtemps il avait fait un vœu (eh! quelle gentille invention et feintise de vœu!) à monsieur Saint Pierre « de Rome, et que nécessairement il fallait qu'il « l'accomplit au péril de sa vie (1). »

Alexandre, toujours violent, s'emporta jusqu'à vouloir appeler les Turcs en Italie, pour en chasser le fils aîné de l'Église, que lui-même y avait attiré; et ce n'est point ici une accusation hasardée contre sa mémoire; les vices de ce pontife ont dispensé ses ennemis de rien inventer. Nous avons encore les réponses de Bajazet aux lettres d'Alexandre, et les instructions que celui-ci avait données à l'agent chargé de cette négociation. Mais on a peine à comprendre quel moyen d'influence le pape pouvait avoir sur l'empereur ottoman; le voici. Bajazet II avait un frère qui lui avait disputé le trône. Trompé dans son ambition, ce prince, qui se nommait Zizim, s'était réfugié en Occident, et avait fini par tomber, en 1489, entre les mains du pape Innocent VIII, qui avait tiré parti de cette circonstance, pour se faire payer par le sultan une pension de quarante mille ducats.

Le prince ottoman dut être étonné de voir le chef de la chrétienté lui dénoncer le roi de France, comme voulant s'emparer de ce précieux otage. Cette plainte équivalait à une offre de le livrer, et Bajazet ne pouvait s'y méprendre, aux protestations d'amitié que le pape lui prodiguait. Il faut convenir que l'étourderie de Charles et de ses ministres n'avait rien négligé pour donner des inquiétudes, ou au moins des sujets de plainte, aux Turcs. La politique ou la flatterie avaient répandu vingt prédictions qui lui promettaient cette conquête. Les ambassadeurs milanais lui avaient dit publiquement que Naples était sur le chemin de la Grèce, et que cette conquête était le meilleur moyen pour parvenir à reprendre *cet autrefois si grand empire Constantinopolitain*, dont le seigneur tremblait déjà. Au moment de son départ, il avait fait faire des processions pour le succès de son expédition contre les infidèles. Il prenait le titre de roi de Jérusalem; ses ambassadeurs avaient déclaré publique-

(1) BRANTÔME, *Éloge de Charles VIII.*